

Ces beaux vers d'un poète aimé, vers que seul un amant passionné de son pays a pu faire, vinrent à ma mémoire, et je les murmurai à demi-voix : doux comme une caresse, mélodieux comme la vague qui nous berçait :

Je sais depuis longtemps une grève sauvage,
Où l'oiseau des écueils fidèle à ton rivage,
Gémit en secouant son aile au bord des flots ;
Où le sourd clapotis de la vague écumante
A la brise des soirs dont la voix se lamente
Ne répond que par des sanglots.

Ardèche ! que de fois vers ce désert austère,
Que de fois tu m'as vu, promeneur solitaire,
Loin des foules porter mes pas silencieux,
Et rêver, le cœur plein, au murmure de l'onde
Qui berce, confondus dans ta coupe profonde,
L'ombre des bois, l'azur des cieus !

Que de fois tu m'as vu gravir de cime en cime,
Mes deux pieds sur le roc et mon front sur l'abîme,
Tes remparts couronnés de sombres chênes verts.
Tandis que subissant l'attraction du vide,
Mon regard éperdu cherchait ton flot rapide
Au fond des gouffres entr'ouverts !...ⁱ

II

Une heure après, nous gravissions — fantaisie de rêveur, ou simplement peut-être de noctambule — la rue étroite, tortueuse qui de la rivière mène dans l'intérieur du village. Ce qui nous gâtait le vieux burg, à certains moments, c'était ses habitants, et nous étions bien sûrs, à cette heure, de ne rencontrer âme qui vive.

C'est peut-être bête de se laisser empoigner par la nuit, la lune, les ruines, le souvenir de gens morts il y a huit cents ans, mais nous ne pûmes échapper à l'influence étrange qui se dégageait de cette solitude silencieuse, de cette mystérieuse obscurité. Nous

⁴ Eugène Villard : *Les Vallonnaises*. Paris : Douniol, 1876.